

L'ANCIENNE ET LA NOUVELLE ÉCONOMIQUE

de Gilles-Gaston GRANGER

Revue Esprit d'Octobre 1956 (numéro 243)

Pour agrémenter intelligemment cette période de vacances, voici un texte écrit il y a 66 ans par l'un des plus grands épistémologues du 20^{ème} siècle.

Chez les économistes, G.-G. Granger, philosophe français (1920-2016), agrégé de philosophie, licencié en mathématiques et docteur ès lettres, professeur d'Université, est réputé essentiellement pour sa « Méthodologie économique » parue en 1955, suite à la thèse qu'il a soutenue sur ce sujet sous la direction de Gaston Bachelard (sa thèse complémentaire a porté sur « la mathématique sociale du Marquis de Condorcet »).

Gilles-Gaston Granger tente dans cet article comme dans sa thèse principale de répondre à la question de savoir s'il peut y avoir une connaissance scientifique des faits humains ; question qu'il formulait déjà dans son mémoire d'études supérieures sur la théorie de la science chez Aristote. Cela amène tout naturellement le philosophe à envisager une question que soulève la science économique depuis toujours, celle de la « scientificité » propre aux sciences de l'homme. Pour nous, l'article présente aussi l'intérêt de brosser d'une certaine façon un panorama de l'histoire de la pensée économique.

SCIENCES DE L'HOMME *

III

L'ancienne et la nouvelle économique

PAR GILLES G. GRANGER

Si l'on permet encore au philosophe de revendiquer une place au soleil, ce ne peut être celle du Mage; pas davantage celle du Législateur. Il me semble que la pensée philosophique contemporaine ne saurait être que *clinique*, et sa fonction de *diagnostic* des phénomènes de culture à la fois la rattache étroitement à l'univers quotidien et l'en délie, l'élève au-dessus des diverses techniques humaines et la rend tributaire de leur état présent, de leur histoire, et de leur avenir. Ainsi le mépris ou l'ignorance des techniques stérilise-t-il la philosophie aujourd'hui plus sûrement encore que naguère. Mais dès qu'elle s'applique à l'examen de l'une d'elles et du monde humain qu'elle lui découvre, elle ne peut faire que ce ne soit de l'extérieur, et comme d'un regard étranger.

Choissant de décrire les problèmes et de chercher le sens de la science économique, j'assume donc ouvertement cette condition ambiguë, et postule que ma réflexion doit rencontrer, mais non doubler, celle de l'économiste qui médite sur les méthodes de sa science et les ressources de son art.

* Nous continuons ici la publication d'études entreprises dans nos numéros de mars et d'avril. Nous comptons que d'autres études suivront dans les mois à venir.

La science économique, entre toutes les sciences de l'homme, mérite aujourd'hui l'attention du philosophe; d'abord, sans doute, en raison de l'urgence et de la portée des problèmes qu'elle veut résoudre, mais aussi parce qu'un *nouvel esprit scientifique* s'y découvre, qui tend à gagner peu à peu les autres disciplines à l'entour. Philosophier sur la science, essayer de diagnostiquer l'état actuel d'une culture scientifique et d'en assimiler le sens, ce n'est pas, pour autant, se désintéresser de son contenu pour ne s'attacher qu'à sa forme, transposer la situation concrète et l'efficacité des concepts sur le théâtre d'ombre d'une pure conscience transcendante. Je ne prétends nullement réduire l'originalité de l'Économie à la nouveauté de sa forme, mais au contraire insister sur les liens souvent obscurs, mais réels, qui rattachent une méthode et des techniques renouvelées à une conception de plus en plus consciente et contrôlée de ce qu'est l'aspect économique des actes humains.

Origines d'un nouvel esprit scientifique.

Cette révélation en science économique, il faut d'abord la comprendre comme assimilation et mise en œuvre de trois apports décisifs. Assimilation fort imparfaite encore, ou trop volontaire et dogmatique, mais dont l'accomplissement me paraît ouvrir vraiment l'être d'un nouvel esprit scientifique en économie politique, peut-être même dans toutes les sciences de l'homme.

L'apport *marxiste*, qui devrait être le plus ancien, le plus massif, est en réalité le plus récent et le moins intégré, celui dont l'exploitation méthodologique est la moins aisée. Quel que soit le succès ou l'insuccès d'une Économie politique marxiste orthodoxe, l'interprète un peu attentif du mouvement brownien, qui agit depuis un quart de siècle la science économique, découvre peu à peu le pouvoir germinatif des idées de Marx. Je me bornerai ici à désigner quelques-uns des thèmes marxistes les mieux assimilés par la pensée économique actuelle.

1° *L'historicité de l'économie*. Alors que la science classique prenait pour objet d'étude un système fixé de production et d'échanges de biens, Marx envisage la réalité économique dans son devenir. Ce n'est pas qu'à aucun moment il méprise l'analyse des systèmes constitués, et veuille lui substituer une description rhapsodique des événements de l'histoire. Il

prend soin, au contraire, de distinguer ceux qui, « à partir de William Petty, cherchent à pénétrer l'ensemble réel et intime des rapports de production dans la société bourgeoise », par opposition à l'économie « vulgaire », qui se contente des apparences, « rumine sans cesse pour son propre besoin et pour la vulgarisation des plus grossiers phénomènes les matériaux déjà élaborés par ses prédécesseurs, et se borne à ériger pédantesquement en système et à proclamer comme vérités éternelles les illusions dont le bourgeois aime à peupler son monde à lui, le meilleur des mondes possibles. » (*Capital*, Livre I, éditions sociales, p. 85).

L'Économie politique actuelle, en développant une théorie des cycles d'une part, et une théorie de la croissance d'autre part, est ici l'héritière de Marx.

2° *Les phénomènes de domination*. On commence à mettre l'accent aujourd'hui sur le jeu des contraintes dans la détermination des faits économiques. M. François Perroux, qui découvre le premier cette perspective réaliste, est certes bien éloigné du marxisme. Il n'en est pas moins vrai que l'un des traits les plus originaux de la théorie du *Capital* est précisément qu'il unit en un même système les liaisons de production et d'échange, et les rapports de force entre les classes sociales. Que la sociologie de Marx soit trop sommaire et manichéenne à l'excès, qu'elle ne puisse à la rigueur servir de cadre à une description du monde actuel, c'est possible. Mais nul plus vigoureusement que Marx n'a eu le souci de lier l'économie au social, et de substituer à la mécanique des prix une dynamique des rapports humains.

3° *La valorisation du fait humain*. Tout en proclamant son souci d'objectivité scientifique, Marx oriente son étude du phénomène économique en une tout autre direction que celle du physicien. Les faits qu'il décrit sont pourvus de sens, et le concept clef de sa philosophie économique, celui de la valeur-travail, doit sans doute être interprété beaucoup plus en un sens éthique que comme le produit d'une constatation. La mesure de la valeur économique par le travail social est plutôt une norme qu'une donnée; la prise de conscience de cette norme, et la lutte pour en promouvoir le jeu équitable fondent un humanisme militant.

L'apport *marginaliste*, beaucoup plus apparent et pour ainsi dire officiel, représente assez exactement l'élément antithétique. À la suite de Jevons, de Walras, de Menger, les marginalistes et les théoriciens de l'équilibre introduisent

dans la science un individualisme, voire un subjectivisme radical. L'objet par excellence de l'Économie est une théorie des choix du consommateur et du producteur, dans un univers où les denrées et les moyens de production sont rares. La *valeur* des choses dépend en définitive des jugements portés par un sujet sur les satisfactions qu'il escompte. Rien de plus opposé à la théorie marxiste de la valeur-travail, essentiellement objectiviste et sociale. Le développement des thèses marginalistes dans le dernier tiers du XIX^e siècle constitue à la fois le reflet et la négation de la réalité économique alors dominante. Économie individualiste de concurrence effrénée d'une part, mais dont le moteur n'est aucunement la recherche d'une satisfaction véritable; le profit mesure en argent non pas tant une capacité de jouissance qu'un pouvoir d'expansion de la firme, dont la raison d'être finit même par se confondre avec lui. L'Économie du XIX^e siècle finissant, aveugle aux significations de masse des phénomènes de croissance et des conflits d'intérêt, prétend réduire le monde économique au microcosme d'une conscience individuelle orientée vers la réalisation d'un système de choix optimal. Elle demeure néanmoins paradoxalement fidèle à l'idée d'une régulation spontanée de l'économie, thème fondamental de la science classique, mais qui revêtait, dans la perspective macroscopique des Turgot, des Quesnay, des Adam Smith, une signification beaucoup plus prégnante. Le XIX^e siècle des Walras, des Pareto, lègue au XX^e siècle un appareil très perfectionné de micro-analyse, en même temps qu'un postulat d'optimisme.

Ce préjugé d'une auto-régulation des phénomènes économiques a dû rester pour contre-partie positive l'idée féconde d'une structure formelle des systèmes économiques. Pour les théoriciens de Lausanne et de Cambridge, un ensemble de faits économiques peut être décrit formellement par le jeu de quelques liaisons entre des facteurs, qui définissent un équilibre. Que ce soit sous la forme plus technique d'un système d'équations, ou sous la forme souvent non moins subtile d'un univers d'enchaînements logiques, la structure formelle, dégagée de tout élément historique, devient l'objet même de la science. On a pu croire assez longtemps que par là le fait économique se trouvait définitivement annexé au domaine de la connaissance, et l'Économie élevée à la hauteur d'une science exacte. Il a fallu déchanter. Néanmoins, s'il est vrai, comme nous allons le voir, que le processus d'abstraction — d'axiomatisation même — soit bien l'un des caractères du nouvel esprit des sciences de l'homme, c'est

au formalisme excessif des marginalistes qu'il en faut faire honneur.

On ne s'étonnera pas, cependant, si la troisième contribution capitale à la pensée économique actuelle se présente comme une réaction vigoureuse contre cet état d'esprit. Peu d'économistes contesteront l'importance de la critique *keynésienne* du néo-classicisme, des hypothèses nouvelles qu'elle propose, et surtout de la perspective différente qu'elle sous-tend. À bien des égards, la doctrine keynésienne procède d'une pensée également anti-marxiste, puisqu'aussi bien le dessin de Keynes est de sauver le capitalisme. Mais on ne saurait opposer sur un même plan une philosophie synthétique de la société, de l'histoire et de la condition humaine, et une doctrine économique très opportuniste, ne se proposant que de rationaliser une action fragmentaire dans le cadre d'un régime accepté. Du point de vue de la méthode et de la conception des phénomènes, abstraction faite de leur signification la plus profonde, il est même permis de dire que l'Économie keynésienne est dans le prolongement du marxisme, et qu'elle en conceptualise de façon efficace certains thèmes particuliers.

Au lieu de décrire le jeu de variables neutres, comme celles des systèmes marginalistes et néo-classiques, Keynes conçoit une hiérarchie, ou tout au moins une dissymétrie des facteurs économiques. Un système est alors pensé en fonction des *variables stratégiques*, qui sont effectivement à la disposition des sujets agissants. La description purement spéculative est abandonnée au profit d'une interprétation orientée vers l'intervention: c'est du point de vue du plein-emploi que Keynes étudie l'équilibre d'un système économique.

Il suit de là qu'une importance nouvelle est accordée au temps dans la théorie. Ce n'est pas là le privilège exclusif de l'Économie keynésienne, il est vrai. Mais il faut souligner le thème du temps chez Keynes surtout dans la mesure où il consacre la négation de la systématisation instantanéiste des théories de l'Équilibre. Si l'on peut parler encore chez Keynes d'un *homo economicus* — mais il s'agit plutôt alors d'un stéréotype du comportement d'un groupe —, ce n'est plus en dehors du temps que s'organisent ses choix et que ses actes s'enchaînent.

Au reste, la fiction d'un *homo economicus*, comme on vient de le signaler, n'est plus de mise. L'Économie, avec Keynes, repousse délibérément la description d'une conscience économique individuelle. Les objets de la science sont désormais des grandeurs et des qualités globales. C'est un revenu national,

c'est un niveau national de l'emploi qui sont en cause. L'économique, par delà l'âge d'or des microstructures marginalistes, rejoint le temps des Tableaux économiques des Quesnay, des Lavoisier. Il ne s'agit aucunement, certes, d'une restauration, d'un retour en arrière. La théorie économique a progressé, alors même qu'elle retrouve et exploite les idées du XVIII^e siècle ou les grands thèmes méthodologiques du marxisme.

Si l'on peut parler au contraire d'un nouvel esprit scientifique, c'est dans la mesure où la connaissance économique s'élève aujourd'hui jusqu'à ce point où les acquisitions éparses du passé, qui sont demeurées souvent infécondes, commencent à être mises en perspective, où leur signification s'éclaire de telle sorte qu'elles se complètent l'une l'autre et prennent corps en acquérant une valeur instrumentale. Non que cette science économique à l'état naissant se présente comme une espèce d'éclectisme ambigü. Le corps d'une théorie économique moderne ne peut à la rigueur donner l'illusion d'éclectisme que par le caractère encore rhapsodique de son contenu ; il ne saurait en être ainsi pour la doctrine méthodologique qui parallèlement s'élabore. De la préhistoire conceptuelle qui vient d'être esquissée, je dégagerai deux traits particulièrement significatifs, et apparemment contradictoires : le statut privilégié d'une pensée formelle dans l'économie nouvelle, et son orientation vers la *praxis*. Comment la conjonction de ces deux thèmes constitue-t-elle le problème d'une édification de la science ? Comment contribue-t-elle à promouvoir une voie d'approche de plus en plus efficace et concrète de l'homme existant ?

Les structures formelles.

La substitution de concepts abstraits aux phénomènes observables est d'autant plus naturelle en science économique que la notion même de phénomène y est plus ambiguë. Qu'est-ce qu'un phénomène économique ? Un mouvement des salaires par exemple. Dès que la pensée devient un peu exigeante, et cesse de se payer de mots et de préjugés, les difficultés nous assaillent. Quelle sera la mesure des salaires ? Quantité de numéraire, ou pouvoir d'achat ? (Et qu'est-ce qu'un pouvoir d'achat ?). De quels salaires nous occuperons-nous, présentent-ils un mouvement d'ensemble ? Comment découper le temps où ce mouvement se déploie : mois, trimestres, années ?

Le moindre souci de précision concrète fait apparaître l'équivoque des notions les plus communes. Aussi bien, la pensée économique se place-t-elle le plus souvent d'emblée dans le royaume de l'abstrait. On ne s'avise guère de l'en critiquer, tant qu'elle se contente d'enchaîner logiquement des concepts selon le simple bon sens : le poids des mots chargés d'un empirisme vague suffit à l'illusion du concret. Mais qu'il lui prenne fantaisie de recourir au langage mathématique, et de formuler ses constructions dans la langue du calcul, et le scandale éclate. L'abstraction parfois effrontée que masque le vêtement verbal devient gênante et se dénonce alors intolérablement. Mais le même argument que l'on oppose aux systèmes abstraits d'un Pareto, n'est-il pas également valable contre l'exposé non mathématique d'un Ricardo par exemple, ou parfois d'un Marx ? Le problème de l'abstraction et du formalisme, s'il existe bien effectivement pour une science économique, ne saurait donc être confondu, comme on a tendance à le faire, avec celui de l'emploi des mathématiques. Les mathématiques, non seulement ne représentent point en elles-mêmes l'élément dangereux, mais elles offrent tout au contraire l'avantage de mettre à nu l'abstraction, demeurée occulte sous le couvert du langage. Le développement d'une Economie mathématique depuis la fin du XIX^e siècle, si on l'interprétait comme une victoire pure et simple de l'esprit abstrait, il faudrait certes en dénoncer le caractère négatif. Mais il est plus juste de comprendre cette mise au net, cette explicitation des hypothèses restrictives, comme un premier pas vers le réajustement efficace de l'instrument mathématique lui-même, en vue de saisir et de décrire enfin avec quelque précision le phénomène économique.

L'acte d'abstraire, dit Hegel, ne doit pas être considéré comme une simple « mise de côté » du contenu sensible, mais il est plutôt sa « suppression » (*aufheben*) et sa réduction, en tant que simple apparence, à l'essentiel, qui ne se manifeste que dans le concept. (*Logique*, livre III. Du concept en général). Et l'on aurait tort de croire que cet éloge de la pensée abstraite dénonce une prise de position idéaliste. Bien au contraire. Lénine lui-même ne s'y trompe point, qui dit en commentant ce passage : Hegel a raison : « De ce que la pensée s'élève du concret à l'abstrait, il ne faut pas conclure qu'elle s'éloigne — quand elle est correcte... de la vérité, mais plutôt qu'elle s'en rapproche. L'abstraction de la matière, de la loi naturelle, l'abstraction de la valeur, etc... en un mot toute abstraction scientifique (correcte et digne d'être prise au sérieux, et non point dépourvue de sens), reflète

la nature plus profondément, plus fidèlement, plus complètement. De l'intuition vivante à la pensée abstraite, et de celle-ci à la *Praxis*, telle est la voie dialectique de la connaissance de la vérité, de la connaissance de la réalité objective. » (*Aus dem Philosophischen Nachlass*, p. 89). On comprend mal en effet qu'une philosophie de la connaissance, fût-elle matérialiste, puisse feindre de considérer toute pensée abstraite comme mystificatrice, et d'en condamner l'usage. Je voudrais insister ici, tout au contraire, sur la compatibilité d'une théorie matérialiste de la connaissance et d'une réhabilitation de la pensée formelle, et singulièrement des mathématiques appliquées à l'économie. Nous examinerons très brièvement les types principaux d'une mathématique économique, le sens de leur évolution actuelle, préparant ainsi quelques réflexions sur le passage d'une construction formelle à la *praxis*.

La réduction des faits économiques à un schéma mathématique peut se présenter d'abord comme un système comparable à ceux de la mécanique rationnelle. On parlera par exemple d'un *marché*, ensemble de vendeurs et d'acheteurs plus ou moins désireux d'échanger, comme on parle d'un champ de forces ou d'un système de points matériels. C'est à ce « désir d'échange » que les marginalistes donnent un statut précis, quantitatif, en le rapportant, plutôt qu'aux sujets eux-mêmes, aux biens convoités dont il mesure l'« utilité » : moyennant quoi, des équations sont écrites où interviennent les quantités de biens échangées, leurs « utilités » respectives et leurs prix. Le problème de la science économique se trouve donc ici transféré à une pure mathématique des désirs d'échange : « Etant données les quantités de marchandises (possédées par les échangistes, et leurs utilités respectives), formuler le système d'équations dont les prix de ces marchandises sont les racines. » (Walras. *Théorie mathématique de la richesse sociale*, 1883).

On entrevoit ce qu'une telle conception de la science économique comporte de simplifications et de postulations restrictives. Il s'agit là, en quelque manière, d'une mécanique instantanée de systèmes rigides, et l'influence directe de la méthode et des idéaux de connaissance qui sont ceux de la mécanique, est patente. On aurait tort de croire cependant qu'un optimisme scientifique aussi superbe ait aujourd'hui encore totalement perdu son attrait. La nostalgie d'une théorie générale de l'équilibre subsiste assurément chez beaucoup d'économistes, sous des formes plus ou moins conscientes. Un esprit aussi vigoureux et aussi subtil que celui de M. Allais représenterait assez bien cette espèce d'académisme, étroitement lié, du

reste, à une attitude de défense, voire de panégyrique du régime libéral de l'économie capitaliste. Quel que soit le mérite historique de cet idéal scientifique, quelle que soit la valeur positive du souci de synthèse qu'il maintient, je crois pouvoir dire cependant qu'il représente aujourd'hui un aspect périmé, un paradigme inefficace de la connaissance économique.

Rapidement, dans les dernières années du XIX^e siècle, on a vu s'instaurer spontanément une critique de l'économie « rationnelle ». Le thème moteur de ce demi-siècle qui va des années 80 aux environs de 1930, pour l'histoire de la science économique, c'est assurément la découverte d'un problème du *temps*. Problème qui se constitue progressivement, non pas sous une forme métaphysique, mais bien au contraire sous son aspect technique le plus humble, — nécessité d'interpréter les phénomènes cycliques inexplicables par les premières théories de l'équilibre, découverte de l'importance des prévisions des sujets économiques, intérêt accordé aux phénomènes de croissance : toute cette problématique éludée par la mise en équations statique des théoriciens de l'équilibre et des premiers marginalistes, pressentie, mais sans efficacité, par les grands classiques, est redécouverte comme tâche d'une pensée désormais habituée aux raisonnements quantitatifs. Bref, c'est comme une tentative de *conceptualisation du temps* que l'on pourrait décrire une bonne partie de cette histoire de la science.

C'est au cours même de cette évolution vers une schématisation dynamique, que la méthode mathématique va se découvrir un nouvel usage. *L'économétrie*, pressentie au XIX^e siècle par Augustin Cournot, développée dès les années 20 à Chicago par Moore et Schultz, se distingue assez radicalement de l'économie mathématique, en se présentant comme une discipline de liaison entre les considérations théoriques d'ensemble de cette dernière, et les recherches empiriques des statisticiens. Cette possibilité de définitions concrètes, qui le plus souvent fait défaut aux concepts d'un Walras, d'un Pareto, les économètres veulent la conférer aux variables de leurs équations, en abandonnant l'ambition d'une transcription systématique d'ensemble des phénomènes économiques. On se contentera de poser des problèmes limités, mais on partira de données chiffrées. L'économiste mathématicien ancien style définit abstraitement par exemple les biens *substituables*, — comme le beurre et la margarine — d'après les propriétés des équations générales d'un marché où ils entrent en

concurrence. L'économètre se proposera seulement d'établir de combien une hausse déterminée du prix du beurre fera croître la demande effective de margarine en des circonstances données. Il renonce à faire entrer dans les équations de son modèle du marché l'ensemble des facteurs qu'y introduit la théorie générale; il reconnaît et éprouve empiriquement la possibilité d'isoler pratiquement un fragment du système économique, pourvu qu'on le décrive au moyen de concepts directement accessibles à l'évaluation statistique. La théorie cesse dès lors de se présenter comme une construction d'ensemble du fait économique, mais elle devient vérifiable et utilisable pour la prévision.

On pourrait croire qu'il s'agit là seulement d'une variante de l'Économie mathématique. Il me semble au contraire y voir paraître une conception très différente, un nouvel idéal épistémologique. Le paradigme de la connaissance en ce domaine n'est plus emprunté aux grandes théories hypothético-déductives de la physique. Car si l'objet de cette dernière science rend possible le passage d'une systématisation de ce genre à des prévisions de détail, l'objet de la science économique — et celui des sciences humaines — paraît tel que ce passage est impraticable. L'approche économétrique fragmentaire des problèmes économiques, et la construction de modèles applicables à des secteurs restreints mais bien définis, me semble ainsi inaugurer une phase nouvelle dans l'histoire des sciences de l'homme, dont les signes sont visibles encore en psychologie, en sociologie et en psychologie sociale.

On voit donc que ce qu'il peut y avoir de trop délibérément formel dans la structuration mathématique du fait économique tend à disparaître devant les exigences d'une connaissance effectivement — et non pas seulement virtuellement — quantifiable et appliquée. Nous voici conduits en effet à ce thème de l'application qui domine l'évolution des sciences de l'homme. Je voudrais cependant souligner encore un dernier trait de la pensée formelle en Économique. Les premiers économistes mathématiciens ont naturellement fait usage des instruments conceptuels que leur léguèrent les sciences déjà mathématisées. Les mathématiques de Walras et de Pareto sont celles-là même de Laplace et de Lagrange. Peu à peu, l'inadéquation de l'outil mathématique devient gênante; les processus de conceptualisation d'un temps économique obligent à puiser dans un arsenal moins restreint, encore que ce soit toujours celui de la physique. Dans ces dernières années

seulement les cadres d'une mathématique de la nature sont enfin brisés, les sciences de l'homme à leur tour orientent les recherches du mathématicien et suscitent l'élaboration de nouveaux concepts. Certes, le caractère encore très abstrait de ces instruments, — comme la théorie des jeux, — l'incertitude de leur application aux schémas des phénomènes peut masquer leur fécondité à venir. Il faut y voir cependant les prémices d'une véritable révolution dans les rapports du mathématicien et des sciences humaines. Et de même qu'il a fallu attendre les développements d'une géométrie nouvelle et d'un calcul infinitésimal pour que soit convenablement exploitée l'idée d'une science de la nature, de même faudra-t-il que se perfectionne une mathématique nouvelle pour que soit universellement reconnue et correctement mise en œuvre l'idée d'une science économique armée d'une structure formelle, qui n'en masque pas, mais au contraire en renforce, la vocation de connaissance efficace et concrète.

La Praxis.

Toutes les subtilités mathématiques de la physique moderne n'empêchent point qu'elle soit, plus que jamais, une science expérimentale. J'ai essayé de montrer que ce qui semble viable dans les développements formels de la nouvelle Économique ne l'écartent pas des faits et de la vie sociale. On hésite cependant beaucoup à la qualifier d'expérimentale. Mais si l'on veut comprendre toute l'ampleur de la science de l'homme qu'elle nous fait attendre, il faut y reconnaître justement les premiers signes d'une méthode expérimentale transposée. On n'expérimente pas, dira-t-on, sur les sociétés humaines comme on expérimente sur les objets de la nature; assurément. La spécificité des rapports qu'entretient chaque homme avec sa propre société rend essentiellement impossible une attitude calquée sur celle du physicien. C'est peut-être encore la très célèbre dialectique hégélienne du maître et de l'esclave qui nous ferait le mieux comprendre cette situation de l'homme en face de l'homme qu'il prend pour objet de connaissance. Ses rapports avec la nature sont assez clairs; il s'agit de la dominer; de la nier, certes, mais seulement à demi, non point à la manière du maître à qui sont présentés seulement des objets de consommation et de jouissance, mais à la manière de l'esclave qui « la transforme par son travail ». Dans cette patiente entreprise de formation, la pensée laborieuse prend conscience d'elle-même et de ses pouvoirs. Mais dès que

l'homme s'essaie à faire la science de l'humanité, il se retrouve divisé entre les figures du maître et de l'esclave. Il découvre en lui-même le déterminisme psychique et social, et sa propre « chosité »; mais ce faisant il se domine lui-même, car cette détermination lui appartient en tant qu'homme. La voie ouverte par cette dialectique n'est autre que la *conceptualisation* du fait humain. Cette conceptualisation toutefois, dans ce qu'elle a d'adéquat et de fécond, n'est jamais une réduction à la chose, et l'épreuve d'appropriation et de connaissance que l'homme exerce sur lui-même n'est jamais une *expérience* au sens des physiciens. Elle n'en est pas moins une épreuve et une transformation réelles, une opération qui est, à l'égard du fait humain, l'équivalent du travail appliqué aux choses.

La science économique sort donc de la phase spéculative, qui correspond ici à une fausse position du problème, et trahit un état de la culture, impuissante à dominer sa propre réalité. Elle s'institue, en tâtonnant, comme science appliquée.

Dans son état actuel, on peut discerner et décrire déjà les principales formes que revêt le nouveau type de connaissance. C'est d'abord l'observation même et la mesure des faits économiques, qui supposent que l'économiste sorte de lui-même et s'arrache aux habitudes et aux préjugés de sa propre civilisation. La nouvelle Économique est fort loin encore de posséder à cet égard des instruments de pensée parfaitement sûrs, et un long travail de mise au point commence, au cours duquel il faudra interpréter et utiliser les rapports de la description et de la pratique des techniques économiques¹.

C'est aussi la *prévision*, très empirique encore et décevante, qui dégage progressivement des méthodes et des concepts; la *thérapeutique économique*, étroitement liée à l'art politique et aux autres branches des sciences sociales, née de l'attention apportée aux crises du début du siècle; la *planification* enfin, tentative extrême de compréhension et d'intervention rationnelle.

Sous ces dernières formes, c'est bien une science appliquée qui cherche sa voie. Mais l'on n'énoncerait guère qu'un truisme si l'on ne voyait là que l'interférence et la collaboration, usuelles dans les sciences de la nature, entre deux aspects organiquement distincts de la science: l'un de spéculation et de théorie, l'autre de pratique et d'application; d'une part une science académique, d'autre part une technique d'ingé-

1. Par exemple, on a vu se renouveler ces derniers temps la conception des techniques comptables et leur utilisation par l'économiste.

nieur. Il me semble que l'examen des tentatives actuelles des économistes fait ressortir au contraire une unité autrement profonde. C'est essentiellement que la science économique nous apparaît comme science appliquée, et non point secondairement et par surcroît. Il n'y a pas de place à mon sens pour une Économique spéculative, qu'elle soit rationnelle ou empirique. Pour être une science, il faut qu'elle soit science appliquée.

On s'offensera moins de cette affirmation si l'on considère que la réalité humaine, objet de science, est, contrairement aux réalités naturelles, créatrice de valeurs. Toute science de l'homme doit donc décrire des *processus normatifs*. Ce n'est pas la science, observons-le bien, qui est ici normative, mais son objet qui se trouve engendrer des valeurs. Elle décrit ainsi, non pas des choses, mais des liaisons « stratégiques » positives entre des moyens et des fins. C'est en ce sens qu'on pourrait reconnaître l'authenticité et la fécondité de la conception marxiste de l'Économique, alors même que l'on rejeterait dans sa lettre sa théorie de la valeur. Ainsi voit-on aujourd'hui beaucoup d'économistes chrétiens, forts d'une tradition thomiste un peu mise en sourdine (mais qui débouche en fait sur le beau premier livre, très païen, de la *Politique* d'Aristote), proposer une perspective *humaniste* de l'Économique.

Il faut alors se garder de deux tentations également nocives. La première consisterait à transposer dans le domaine du fait humain l'objectivité brute des sciences de la nature. Ainsi doit-on prendre garde que le déterminisme des faits économiques, condition *sine qua non* d'un succès de la connaissance, ne permet aucunement de conclure que le terme d'une évolution soit donné d'avance. Le terme d'une transformation historique du monde social n'est pas donné au même sens où nous est donnée une conséquence de la gravitation universelle, mais au sens où nous sont donnés les effets de l'énergie atomique. Car la science collabore à sa réalisation d'une façon essentielle. L'objet de la connaissance est une *œuvre* plutôt qu'une *nature* humaine: la prise de possession du phénomène humain fait partie intégrante de l'objet à connaître.

L'autre tentation qui sollicite certains doctrinaires est de subordonner directement l'effort de connaissance à des impératifs prédéterminés. Les sciences de l'homme, tout au contraire, devraient se caractériser par une collaboration si intime de la pratique sociale — même jugée aberrante — et des essais de connaissance, qu'à son occasion se précisent et se déterminent à la fois les méthodes et les buts d'un savoir et d'une action authentiques. Il ne sert donc à rien d'excom-

munier et de jeter l'anathème : la science fait la preuve de sa validité en se constituant.

On a voulu par cette analyse montrer les difficultés et les dangers de la situation spécifique des sciences de l'homme, et singulièrement de l'Économie politique. Si dans ses grandes lignes le diagnostic est correct, il explique assez le retard considérable accumulé dans cette branche du savoir. Parler dès maintenant d'une nouvelle Économie, c'est donc surtout affirmer que cette situation devient plus claire et plus apparente, et commande de plus en plus l'orientation des efforts.

Insuffisances actuelles de l'Économie.

Les progrès sont lents encore. Mais l'Économie nous apparaît cependant comme une science-pilote à l'égard des autres sciences de l'homme. On aurait tort d'entendre les lignes qui vont suivre comme une conclusion négative. Les insuffisances actuelles de l'Économie ne valent justement d'être constatées que si l'on a confiance en son avenir.

1° L'appareil conceptuel des économistes s'est extraordinairement enrichi et affiné. Il suffit pour s'en convaincre de comparer les plus beaux textes du xvii^e et du xviii^e siècle — ceux de Montchrétien, de Cantillon, de Quesnay, de Smith — avec les meilleurs ouvrages contemporains. Néanmoins, dans un grand nombre de circonstances, on demeure frappé par l'insuffisante définition des phénomènes. Le réseau conceptuel nécessaire à la description et à l'explication des faits s'avère alors ou trop rigide, dans sa rigueur logique, ou trop lâche s'il paraît plus concret. Un progrès décisif de la connaissance peut revêtir ici un aspect modeste, et c'est par un travail ingrat et lent que se dégagent peu à peu de véritables définitions opérationnelles. Une étape nouvelle sera franchie lorsque tous les économistes, dans tous les domaines, sauront exactement de quoi ils parlent et comment vérifier leurs assertions.

2° Peut-être cette difficulté spécifique d'une saisie du phénomène économique est-elle du reste étroitement liée à la complémentarité mutuelle des sciences de l'homme. De plus en plus, apparaît la nécessité d'une convergence efficace de la psychologie, de la sociologie, des sciences économiques. Une conclusion sceptique en est parfois tirée : l'Économie politique est condamnée ; elle découpe artificiellement en l'homme un aspect arbitrairement détaché du reste des faits humains ; il n'y a pas d'*homo aeconomicus*. Sophisme. Ce n'est pas en

proclamant l'unité du phénomène humain que l'on fait avancer la connaissance de l'homme. C'est cette unité même qui, ainsi présentée, constitue peut-être l'abstraction la plus dangereuse. Connaître, c'est d'abord distinguer, et accepter de se placer résolument en dehors de tout absolu ; la nuit, comme dit Hegel, toutes les vaches sont noires. Mais le savant n'a-t-il pas choisi justement d'être un esprit *diurne* ? Cette nuit de l'homme elle n'est point la solution universelle d'une pensée paresseuse, mais bien plutôt un problème qu'il faut résoudre. Le psychologue, le sociologue, l'économiste, doivent la rencontrer au bout de leurs recherches, comme signification, et non pas au début, comme obstacle. Elle s'exprime progressivement par une articulation de leurs méthodes et une superposition des objets qu'ils visent.

Pour l'Économie, cette découverte de l'unité humaine se manifeste actuellement par l'exigence d'une intégration sociologique de ses concepts et des processus qu'elle décrit, et d'une intégration psychologique des mécanismes qu'elle postule. Les grandeurs macroscopiques, les éléments comptables qui sont aujourd'hui les principaux thèmes de la recherche demeurent encore trop souvent détachés des réalités sociales et des groupes concrets, des classes, des mentalités, des pouvoirs collectifs. Trop souvent le « substrat » psycho-social — ou comme je préférerais dire : la superstructure — mais peu importe ici l'option —, n'apparaît que comme élément perturbateur dans le système d'explication économique. Une science économique moins imparfaite ne devrait-elle pas montrer comment le phénomène qu'elle a choisi de privilégier se trouve inséré dans le contexte d'une culture ? Cette collaboration qu'a réalisée Marx pour la science de son temps demeure aujourd'hui à reprendre, et beaucoup d'économistes en sont conscients ; mais psychologues et sociologues ont peut-être trop tendance à vitupérer le caractère abstrait des recherches économiques sans faire l'effort nécessaire pour opérer une jonction. Il ne s'agit pas cependant pour chaque spécialiste d'abandonner son domaine et de s'improviser une compétence nouvelle. C'est en approfondissant plutôt les questions de sa propre discipline, en perfectionnant le portrait de l'homme selon la perspective choisie par lui que chacun devrait rencontrer des problèmes communs ; mais c'est aussi, plus spécifiquement, à l'occasion de tentatives d'applications synthétiques des connaissances et des méthodes du psychologue, du sociologue, de l'économiste à la solution d'un problème pratique concret. Ici encore se manifeste toujours plus clairement la fécondité des démarches d'une science appliquée.

GILLES GRANGER

Dans les sciences physiques, l'unité dialectique de la nature se reflète essentiellement dans la formation spontanée de disciplines intermédiaires, nées de l'interférence par approfondissement des domaines du physicien, du chimiste, du biologiste. Dans les sciences de l'homme, à ce mode d'articulation des connaissances s'adjoint celui que nous venons d'évoquer. C'est quand elle se reconnaît explicitement comme appliquée que la science fait apparaître à la fois l'unité de son objet et la nature véritable de sa démarche.

C'est ainsi qu'une science économique véritable peu à peu se fait jour. Plus visiblement encore que les sciences de la nature, elle naît au milieu des controverses et des batailles ; car son objet nous engage de fort près. Hier encore elle n'était trop souvent qu'une *reine de village*, toute pleine des *miroirs et des chaînes* d'une beauté mathématique empruntée ; aujourd'hui ses ornements postiches deviennent des armes. Elle sera bientôt, elle commence d'être, l'une des disciplines cardinales pour la connaissance scientifique du fait humain.

Gilles G. GRANGER.